

L'IMPARTIAL

L'Union fait la force

CIE DE L'IMPARTIAL, Propriétaire

Fondé en 1893 par Gilbert Buote et son fils François Joseph

F. J. BUOTE, Redacteur. Mme. F. J. BUOTE, Assistante.

Vol. 1. No. 17. Nouvelle Serie

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, MARDI LE 1 SEPT, 1908

16 ANNEE.

If You Want to Make Money - Read This and Act Now

Lake Copper Mining Co., Limited

A SAFE CONSERVATIVE, COMMERCIAL INVESTMENT. Endorsed by the most Eminent Canadian Geologists.

THE WHOLE STORY IN A FEW WORDS
LOCATION—Polson's Lake, Antigonish County, Nova Scotia.
AREA—About 6,400 Acres—Ten Square Miles.
MINE—Lake Vein—Traced a mile—1 to 11 ft. in thickness—Average 5 1/2 feet.
DEVELOPMENT—554 feet—Main Shaft down 103 feet.
OUTPUT—Estimate—100 tons per day within one year, 200 tons per day within two years.
ORE—Copper with Gold and Silver Values.
VALUE—Estimate at present prices for Copper, \$8 70 to \$10.00 per ton. Average, \$9 42.
PROFIT—Estimate at present prices for Copper, \$1 87 per ton.
STOCK—Par Value, \$1.00 per Share—2,500,000 Fully Paid and Non-Assessable Shares in the Treasury.

FIRST ALLOTMENT AT

Five Cents

PER SHARE

No bonds, no preferred stock, no personal liability.

ALL COMMON STOCK

A Magnificent Opportunity for Big Speculative Profits with Perfect Safety of Investment

NO ORDER FOR LESS THAN 100 SHARES ACCEPTED

Fill in accompanying form at once and secure a block of this valuable stock while it can be bought for FIVE CENTS PER SHARE. The price may be advanced at any moment. For fuller particulars address ALEX. C. BAILLIE, Fiscal Agent, Port Hastings, Cape Breton or Box 660, New Glasgow, Nova Scotia

ALEX. G. BILLIE, Esq. Date.....1908
Port Hastings, Cape Breton; or Box 660, New Glasgow N. S.
Dear Sir:—I hereby subscribe for.....Shares of the Capital Stock of the LAKE COPPER MINING Co. LTD., and enclose.....for the sum of..... Dollars in full payment for the same
Issue Certificate to.....
Name.....
Address.....

100 Shares, \$5.00—300 Shares, \$15.00—500 Shares, \$25.00—1000 Shares, \$50.00
ORDERS CAN BE LEFT WITH OR MAILED TO F. J. BUOTE, BOX 102, TIGNISH, P. E. I.



Pour Combattre l'amaigrissement !!!

Après une longue maladie, la faiblesse et l'amaigrissement persistent souvent d'une manière désespérante. L'appétit fait défaut, l'estomac ne supporte que difficilement les aliments solides. C'est là que vient à point ce merveilleux aliment liquide :

Le Vin des Carmes

dont la formule d'après le Code Français est connue et hautement approuvée par la profession médicale. Il rend l'appétit, tonifie le système et reconstruit rapidement l'organisme désemparé. C'est un fortifiant actif autant qu'énergique. Il est recommandé chaleureusement par toutes les personnes qui l'ont employé. En voici une attestation concluante :

CERTIFICAT DU GOUVERNEMENT.—J'ai fait l'analyse du VIN DES CARMES et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Au point de vue médical c'est un excellent vin, appelé à rendre de grands services aux personnes faibles, aux convalescents, aux anémiques, aux dyspeptiques, etc.

DR. M. FISER, Analyste public

Depositaires GÉNÉRAUX : A. Toussaint & Cie, 194 rue Saint-Paul, Québec

Destruction du Chiendent

Le chiendent est certainement l'une des herbes les plus exécrées du cultivateur. Il s'accommode de tous les terrains de prédilection comme toute plante, mais malheureusement il croît et prospère dans tous, suffisamment pour provoquer l'effroi des agriculteurs.

Il n'y a qu'une chose qu'il déteste : la sécheresse et le soleil. C'est donc là son point faible, et c'est par là qu'il faut l'attaquer pour en avoir raison.

Le chiendent ne peut subsister et périr infailliblement dans un sol bien ameubli et qu'on retourne constamment pendant deux ou trois mois, dans la saison sèche de l'année.

Une erreur qui a été commise pendant longtemps, et dans laquelle certains cultivateurs s'obstinent encore à présent, est de croire que pour expurger un champ de chiendent il faut arracher au sol la mo-

dre des racines de cette plante et la transporter hors du champ. On a tenté en vain ce moyen ; des cultivateurs ont consacré un temps très long à cet arrachage des racines, soit au moyen des mains, soit par des procédés mécaniques. Ils avaient cru tout enlever et se réjouissaient déjà : hélas ! deux ou trois ans après, tout était à recommencer. Ils avaient, malgré tous les soins apportés à leur travail, laissé dans le sol quelques fragments de racines, et ces racines, douées d'une vitalité et d'une force de croissance extraordinaires, avaient de nouveau envahi tout le champ et rendu absolument vain l'ouvrage fait précédemment.

Alors, comment faire ? Puisque le nettoyage parfait du chiendent n'est pas possible en arrachant les racines, il ne faut pas chercher tout d'abord à arracher ces racines, mais les attaquer dans le sol même et les y détruire.

Le moyen basé sur la remarque faite toute à l'heure que le chiendent avait horreur de la sécheresse

et du soleil. Il faudra donc rendre la terre aussi meuble que possible et pour cela opérer plusieurs labours très soignés.

Un premier sera fort utile à l'automne, dans les sols argileux qui se laissent bien pulvériser par l'effet des gelées. Il ne faudra pas herser, mais bien laisser la terre en motte, absolument comme le labour les aura placées.

En avril, immédiatement après le deuxième labour, on fera un hersage. Il faut que la terre soit suffisamment ressuyée, mais qu'elle n'ait point encore eu le temps de se tasser.

Le deuxième labour, soigneusement fait comme le premier, ne sera toujours immédiatement suivi d'aucun hersage : le hersage entretenant la fraîcheur de la terre, et cette fraîcheur étant justement dans ce traitement, dont nous parlons, ce qu'il faut éviter. Plus la terre sera soulevée, les sillons à arêtes relevées saillantes, et mieux cela vaudra. Un mois après, on pourra procéder à un troisième labour.

Il est de toute nécessité que l'on choisisse bien, pour chacun de ces labours, le moment absolument favorable ; à chaque fois, la terre doit être ressuyée à point, mais non tassée.

Si, bien faits et favorisés aussi par la température, les premiers labours ont suffisamment ameubli le sol, on se rendra facilement compte que le chiendent est malade déjà et qu'on en sera débarrassé assez vite.

On peut alors planter des pommes de terre dans ce terrain.

Il faut que la charrue avec laquelle on fait les labours tranche et renverse également toute la longueur du sillon et que ces sillons soient bien isolés les uns des autres et pas trop éloignés, de façon qu'il n'y ait pas de "manques".

Le moyen que nous venons de citer donne, bien fait, d'excellents résultats. Il est cependant encore des cultivateurs qui ne veulent pas l'adopter. "Ah ! disent-ils, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas." Et ils ne considèrent comme détruites que les racines qu'ils ont enlevées, arrachées eux-mêmes et brûlées. Dans ce cas, beaucoup labourent hersant immédiatement, enlevant ainsi la plupart des racines

qu'ils réunissent en tas et brûlent une fois séchées. Mais ils en laissent et ce qu'ils ont fait n'est pas suffisant.

CH. MARTIN (Gazette des Campagnes, de France)

L'Economie

Quelle profession qu'on choisisse, le commerce, l'industrie agricole, les fonctions publiques ou les nombreuses carrières qui peuvent être parcourues honorablement, il n'y a aucun moyen de l'économie. Rien de plus commun que les maisons qui se ruinent malgré des bénéfices considérables, en même temps que d'autres prospèrent avec des ressources médiocres.

Si l'on cherche l'origine des principales fortunes contemporaines, on reconnaît que la plupart ont eu leur source dans les lentes accumulations de l'épargne, plutôt que dans le succès de brillantes spéculations. On voit à chaque instant échouer des projets bien conçus, tomber des établissements en vogue, faute d'ordre et de calcul dans les dépenses, tandis que les mêmes entreprises auraient réussi entre des mains plus économes et avec moins de frais d'exploitation.

Entre les divers moyens de s'enrichir, l'économie a cet avantage qu'elle n'exige ni talents supérieurs, ni conceptions profondes, secondées par des chances favorables. Elle n'a pas besoin de coup d'oeil rapide, ni de soudaines inspirations qui distinguent l'esprit d'entreprise. Elle s'accommode à la capacité la plus étroite, en même temps que les plus sublimes génies ne peuvent la dédaigner impunément.

Was Weak and Run Down WOULD VERY OFTEN FAINT AWAY

Mrs. J. H. Armstrong, Port Elmsley, Ont., tells of her experience with

MILBURN'S HEART AND NERVE PILLS.

She writes: "It is with gratitude I tell how your Heart and Nerve Pills benefited me."

"I was very weak and run down, had headaches nearly every day and very often would faint away, in fact, my doctor said that sometime I would never come out of the faint. It was through one of your travelling agents that I was induced to try Milburn's Heart and Nerve Pills and after taking three boxes I am glad to relate it has been a number of years since I had a fainting spell and scarcely have a headache. Too much cannot be said in praise of Milburn's Heart and Nerve Pills, for in me they have effected a perfect cure."

Price 50 cents per box or 3 boxes for \$1.25, at all dealers, or The T. Milburn Co., Limited, Toronto, Ont.

La fabrication du beurre

Nous lisons dans le "Cosmos" : "Jusqu'à maintenant l'on fabriquait le beurre, dans les laiteries et dans les fermes, en battant la crème acide, c'est à dire la crème acquise un certain degré d'acidité environ vingt heures après qu'elle a été enssemencée de ferments (ba beurre ou ferments lactiques)."

"D'après un bulletin publié par le département de l'Agriculture du Canada", l'on a fait en ce pays des expériences pour fabriquer le beurre au moyen de crème douce. Voici comment on procède :

"On n'acidifie pas la crème, mais après l'écumage centrifuge, l'on ajoute une bonne quantité de ferments à la crème fraîche, puis l'on procède immédiatement au barattage."

"Les expériences ont établi que le beurre fabriqué d'après cette nouvelle méthode contient moins d'eau et se conserve mieux que le beurre fabriqué d'après la méthode suivie jusqu'ici".

Ouverture du Congrès

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT CYPRIL MARTIN

Messeigneurs,

Mesdames, Messieurs, En ouvrant cette 6e convention de notre petit peuple acadien, comme présient bien indigne, je le confesse, je dois remercier les organisateurs des conventions précédentes, en même temps les féliciter du travail qu'ils ont accompli. Je fais des vœux pour que cette réunion obtienne des résultats dignes du mérite de nos Acadiens.

Aujourd'hui et demain seront des jours inoubliables où tous les coeurs battent à l'unisson, où toutes les âmes de frères se comprendront, où toutes les intelligences se rapprocheront, pénétreront, où tous les besoins, toutes les aspirations d'un peuple seront comprises et exprimées.

Vous êtes venus de partout, des provinces maritimes, de la province de Québec et des Etats-Unis. Et vous pouvez dire que vous êtes chez vous, autant qu'on peut être chez soi, chez un ami ou un frère.

Vous la voyez enfin cette vallée si renommée du Madawaska. Et vous êtes étonnés, peut être de ne pas la trouver plus riche, plus florissante, plus épanouie, plus peuplée enfin. Nous sommes pauvres, il est vrai, mais qu'importe ! Nous vous accueillons avec plaisir.

Nous sommes pauvres, mais nous vous le demandons, où serez-vous plus en Acadie qu'ici ? Où les traditions ancestrales sont-elles mieux conservées ? Où le coeur vraiment catholique, vraiment français, vraiment acadien demeure-t-il plus qu'au Madawaska ?

Oui, messieurs, au Madawaska il n'est pas un cours d'eau, pas un arbre, pas un valloir qui ne redise quelques exploits du passé, qui ne chante les vieilles romances des ancêtres, qui ne répète l'histoire, toujours touchante, des malheurs et des travaux de nos pères.

L'Acadie est bien vivante dans nos coeurs. Il n'est pas une seule famille ici qui n'ait son histoire de misères et de peine ; il n'est pas un seul Acadien qui n'ait l'amour de son pays au plus profond de son âme, après l'amour de sa religion.

Ah ! oui, messieurs, mes frères, plutôt, vous avez bien fait de choisir le Madawaska comme le lieu de vos délibérations et de vos entretiens. C'est dans la Nouvelle Ecosse, là bas, que nos pères ont vécu heureux et que plus tard, ils ont souffert tous les opprobres du martyr. Mais c'est ici, bien ici, qu'après la dispersion, plusieurs d'entre eux sont venus planter leur tente et essayer de vivre, non pas sans misère, non pas sans fatigues, non pas sans ennuis, mais du moins sans cette persécution atroce, sans cette loi qui les obligeait à abdiquer à tout ce qu'ils avaient de plus grand et de plus noble dans l'âme, leur foi et leur nationalité. Leur instinct ne les avait pas trompés.

Le Madawaska fut cette terre accueillante, cet oasis dans le désert et qui se faisait autour d'eux, ce refuge où leur vie s'écoula sans faste ni éclat ; mais douce et paisible comme les ondes de la rivière Saint-Jean qui chante entre nos rives. Vous êtes venus, et nous vous ouvrons nos portes et nos coeurs.

On dit que le Madawaska est hospitalier. Plus que jamais il le sera pour vous. Il vous le doit d'ailleurs.

Pour moi, ne possédant pas le don de l'éloquence, je m'effacerais. D'autres feront battie vos coeurs, en vous disant cette histoire toute navrante, toute palpitante, qu'est la nôtre. D'autres feront sans doute couler vos larmes.

Acadiens de l'Acadie, on vous

dira ce qu'il faut faire pour grandir toujours, pour avoir enfin notre place bien marquée au soleil des nations, pour garder toujours bien vivaces dans nos coeurs, nos traditions et notre foi.

Acadiens des Etats Unis, il y aura quel'un qui plaidera votre cause, qui vous dira les moyens de ne pas être submergés dans la grande république, qui vous prouvera que vous pouvez rester toujours vous mêmes, c'est-à-dire toujours nobles, toujours francs et loyaux, toujours Français parmi les multitudes étrangères. Et vous, Canadiens, nous vous saluons comme nos frères.

Enfants d'une même mère que le malheur a séparés et qui se rejoignent enfin ! Rester unis, rester amis, rester attachés l'un à l'autre par toutes les fibres du coeur, c'est là une noble intention.

Dans le cours de ces deux journées, on vous parlera des moyens de réaliser ce noble idéal. Tous vous aurez votre part d'éloges pour travaux du passé et vos conseils pour les luttes de l'avenir. Et tous, je l'espère, vous emporterez un souvenir ineffaçable des deux jours passés au milieu des Acadiens du Madawaska.

Nous devons commencer ces célébrations par l'acte le plus saint et le plus sublime de notre sainte et sublime religion, le sacrifice de la messe. Malheureusement, la température ne nous a pas favorisés et nous avons dû agir autrement.

En effet, vous auriez pu vous étonner profondément, vous auriez pu être très éloquent, vous auriez pu prononcer les plus beaux discours de votre vie, que jamais vous n'auriez été aussi grands qu'au moment où à genoux, vous auriez incliné la tête à l'élevation de l'hostie. Mais si la cérémonie religieuse a été plus brève que prévue, elle n'a pas moins été touchante et a été la preuve que nous aimons notre religion avant tout. Et un peuple qui, comme le peuple Acadien, y reste fidèle, peut bien être persécuté, peut bien être rayé de la liste des nations, peut bien être condamné à l'oubli temporaire, mais tôt ou tard, il se relève. Tôt ou tard, il force l'opresseur à s'arrêter. Il devient enfin puissant et heureux, car un peuple comme celui-là ne peut pas mourir.

Une famine évitée

Londres, 17.—La nouvelle importante qu'enfin une très forte pluie est tombée sur plus de la moitié du territoire de l'Inde anglaise, mettant ainsi fin à la famine qui durait depuis l'automne dernier, a été reçue ici avec joie tant les cercles politiques que dans les cercles d'affaires. Dans un câblegramme au secrétaire d'état pour les Indes, le vice roi dit que les fortes pluies ont à l'agriculture de reprendre les travaux ; cela représente au moins 50,000 personnes de moins à secourir. Avec ces pluies bienfaisantes la prospérité va renaître et il n'y aura pas à craindre le choléra et les fièvres, ces deux acolytes inséparables de toute famine qui se prolonge aux Indes. On se souvient que lors de la famine de 1900, 1901 et 1902 le gouvernement des Indes dépensa £7,000,000 en secours directs et en perdit autant en taxes qu'il lui fut impossible de percevoir.

Les petits pois sous Louis XIV

Voici un renseignement qui peut intéresser nos ménagères.

Se doutent elles que, sous Louis XIV, les petits pois étaient si rares qu'ils étaient mets de prince et de millionnaire ? car un litre de pois verts coûtait cinquante écus.

Mme. de Maintenon écrivait en 1696, à leur propos : Le chapitre des pois dure tou-

jours : l'impatience l'en manger, le plaisir d'en avoir mangé et la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes discutent depuis quatre jours.

Il y a ces dames qui après avoir soupé avec le roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher,—au risque de se rendre malade,—c'est une mode, une fureur, et l'une suit l'autre.

Aujourd'hui, tout le monde peut se payer le luxe de petits pois—à bon marché.

Le bien de la religion

Nous apprenons de source autorisée que la consécration de Mgr Paul Pierre Rhode, le nouvel évêque auxiliaire de Chicago, a ramené dans le giron de l'Eglise une centaine de mille Polonais catholiques de l'Ouest, qui s'étaient constitués en églises indépendantes à la suite de graves différends avec leurs Ordinaires.

Ce mouvement a eu de la répercussion à Fall River même, où des catholiques polonais dissidents ont fait leur soumission depuis le sacre de Mgr Rhode.

Ce qui tend à prouver que le meilleur moyen de retenir au bercail les catholiques d'origines étrangères, dans ce pays, c'est de les traiter avec justice et équité.

Pie IX et L'Assassin

On a prétendu que parfois Dieu favorisait Pie IX du don des miracles. Nous l'ignorons ; mais ce qui est vraiment frappant, c'est le fait suivant qui, au mois de mai 1862, se serait passé à Rome.

Un jour, vient un visiteur au Vatican. Il demandait à voir le Pape, mais il n'avait pas de lettre d'audience. On lui refusa l'entrée des antichambres. Il insista extrêmement, sous le prétexte qu'il avait un secret à communiquer au St-Père. On le conduisit donc à travers la salle des Suisses, celle des Gardes Nobles et on l'introduisit dans l'antichambre des camériers. Mgr Pica était de service. Il renouveau la sa demande devant ce prélat et supplia qu'il le laisât pénétrer auprès de Pie IX. Le camérier se rendit alors chez le Pape, qu'il trouva agenouillé sur son prie Dieu. Après s'être arrêté quelques instants, et voyant que le Pape ne se levait pas, Mgr Pica s'approcha de lui et lui communiqua le désir du visiteur. Pie IX répondit sans se lever : "Sente mortuus sepelire mortuos, laissez les morts ensevelir leurs morts." Le prélat ne sachant pas ce que cette réponse signifiait et croyant que le Pape ne l'avait pas compris, répéta ce qu'il avait dit. Alors Pie IX, plus explicite, répartit toujours sans se lever : "Je ne donne pas audience à un mort." Le camérier ne comprenant pas davantage se retira. Arrivé dans l'antichambre, il vit plusieurs personnes qui entouraient le visiteur, lui ouvrir ses habits et le visiteur lui-même expirant. Il avait sur lui un joignard et un revolver chargé. Une apoplexie foudroyante l'avait frappé au moment où il allait assassiner le Pape.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS

Scientific American.

A hand-drawn illustration of a steam engine or similar machinery.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York

Branch Office: 607 7th St., Washington, D. C.

Lax-ets 5 C Sweet to Eat